

Ta fille de broder ses fleurs et ses festons.
Bons petits travailleurs, chère et douce espérance,
Votre sagesse aura sa juste récompense!

Quand le pauvre possède un semblable trésor,
Ah! n'est-il pas pour lui quelque bonheur encor?

HENRI-LÉON LIZOT.

Neuvelles & Faits divers.

— On vient de célébrer, dans une commune de la banlieue de Paris, le mariage d'un veuf qui avait déjà épousé trois femmes, avec une veuve dont il sera le cinquième mari. Ce petit événement a mis en émoi la commune en question. Si l'on donnait encore des charivaris, les nouveaux mariés en eussent eu un form dable.

Au reste, ce mariage n'a rien de bien extraordinaire, et on en pourrait citer de plus étonnants. En 1771, un homme fort riche d'Anvers, M. Gansueker, épousa treize femmes. La treizième, M.^{lle} Bertoud, de Malines, se sépara de lui un an avant sa mort, ce qui lui valut l'épithète suivante :

Ci git par qui gisaient déjà
Douze femmes; chose étonnante!
Il comptait aller jusqu'à trente;
Mais la treizième les vengea.

— Encore un de ces épouvantables malheurs qui plongent les familles dans le désespoir et devraient enfin décider à ne jamais laisser des enfants dans un endroit où les allumettes sont à leur portée.

Il y a quelques jours, une enfant de quatre ans et demi, du nom de Mélina et petite-fille du sieur Amadiou, tourneur en bois, rue des Amandiers, chemin des Porteurs, 16, à Charonne, était sortie pour jouer avec ses camarades. L'une d'elles, âgée de huit ans et fille de gens qui demeurent en face du sieur Amadiou emmena la petite Mélina dans la maison de sa mère. Cette dernière eut l'imprudence inconcevable de laisser ensemble ces deux enfants qui ne s'étaient jamais rencontrés que dans la rue.

Au bout de quelques instants des cris affreux se font entendre : « *Je brûle! maman, je brûle!* » C'était la malheureuse petite Amadiou aux vêtements de laquelle l'autre enfant avait mis feu à l'aide d'une allumette chimique et qui courait entourée de flammes, d'une pièce à l'autre en appelant au secours. Une brave femme, habitant l'étage au-dessus, est attirée enfin par ces cris de détresse. Elle descend, ouvre la porte et à l'aspect de l'horrible spectacle qui s'offre à ses yeux, se précipite sur l'enfant qu'elle enveloppe de sa jupe au risque de s'incendier elle-même. Malheureusement il était trop tard ; tout le tronc était littéralement brûlé, et malgré les soins qui ont été prodigués, l'enfant est morte deux heures après.

Le lendemain était un dimanche. La mère de la pauvre petite victime était occupée à préparer pour son enfant la toilette blanche dont elle se faisait une fête de la parer, quand on lui apprend que sa fille est brûlée et morte!

— On lit dans le *Sémaphore* de Marseille, à la date du 25 :

« Les terrains de la Joliette sur lesquels on construit en ce moment ont été hier à une heure de l'après-midi, le théâtre d'un affreux événement. »

« Une planche étant tombée dans l'ouverture d'un puisard destiné à recevoir les eaux de divers égouts, les mouvements de la pompe Norin,

qui sert à puiser l'eau, furent entravés par cet obstacle. Mais comme l'endroit dans lequel la planche était tombée n'avait guère que deux ou trois mètres de profondeur, on décida de placer une échelle dans le puisard afin de pouvoir retirer cette planche qui flottait sur l'eau. »

« L'échelle placée, un des ouvriers descendit; mais, à peine était-il arrivé aux derniers échelons, qu'on le vit s'affaisser sur lui-même sans pousser un seul cri. En voyant cet homme dans cette position et prévoyant un malheur, un second ouvrier descendit pour aller au secours de son camarade; mais, comme le premier, ce malheureux touchait à peine au bas de l'échelle, qu'on le vit également s'affaisser et tomber sur son compagnon; enfin un troisième, un quatrième et un cinquième travaillant périrent successivement dans les mêmes conditions, toujours en voulant secourir leurs malheureux camarades. »

« En présence de ces cinq victimes, un sixième ouvrier s'attacha une ceinture autour des reins, et, retenu par une corde, il se fit à son tour descendre dans le puisard; mais à peine arrivé à un ou deux mètres du sol, il fut suffoqué par l'air délétère qui s'échappait de la mare d'eau. A la vue du danger que courait cet homme, on dut se hâter de le retirer. Néanmoins les miasmes avaient déjà exercé sur lui une telle influence, qu'il était sans connaissance. De prompts secours lui furent aussitôt administrés, et ce ne fut qu'après l'avoir longtemps frictionné et lui avoir fait respirer des sels, qu'on parvint à le rappeler à la vie. »

« Les cinq malheureux ouvriers dont on est parvenu ensuite à retirer les cadavres ont été, en descendant dans le puisard, non-seulement asphyxiés mais encore empoisonnés par le dégagement abondant d'acide sulphydrique provenant, sans nul doute, de la décomposition des résidus accumulés de savonnerie, résidus qui, sur une vaste étendue des terrains de la Joliette, forment la plus grande partie du sol. »

— On vient de représenter à Montpellier, dit le *Moniteur vinicole*, une pièce locale qui a obtenu un succès énorme; elle est intitulée : *La Vigne sauvée, ou le Triomphe du soufre*, tragédie en cinq actes et en vers non imités de l'antique. Œuvre badine, due à une inspiration originale et de circonstance, rimée avec bonheur, émaillée de mots spirituels et de traits plaisants, la *Vigne sauvée* n'est, paraît-il, qu'un long et franc éclat de rire du premier au cinquième acte.

Les personnages de la pièce sont :
La Vigne, reine du Médoc;
L'Echalas, tuteur et confident de la Vigne;
Le Soufre, médecin très-inflammable;
Le Melon, rentier philosophe;
Le Cornichon, jeune fat, neveu du Melon;
Le Champagne, avocat pétillant, fils de la Vigne;
Le Bordeaux, poète sentimental;
Le Vinaigre, négociant en déconfiture, aigri par le malheur;
La Garonne, courtisane;
La Betterave, simple bourgeoise.

L'intrigue de cette tragi-comédie est de celles qui ne se racontent pas; qu'il nous suffise de dire qu'une conspiration a été ourdie contre la Vigne pour la détrôner; on a voulu profiter de sa maladie pour la renverser, et la Betterave joue là dedans un rôle qui la fait rougir; mais heureusement le docteur Soufre veille sur la Vigne, la guérit et déjoue le complot. De désespoir, la Garonne se jette dans la mer.

tence qui ne lui offrait point de bonheur.

— Et Marfa et Wanja étaient grandes amies?
— Elles se connaissaient depuis de longues années.

— Peut-être étaient-elles parentes?
— Je ne crois pas. Mais des malheurs et des souffrances les avaient réunies, et elles s'aimaient comme des sœurs. »

« Là les deux jeunes personnes s'entre regardèrent avec une touchante expression de véritable attachement. »

Elles entendaient toujours le piétinement régulier du cheval, et l'ombre du cavalier qui les suivait se dessinait de temps à autre devant la portière.

Les flots de piétons se pressaient à droite et à gauche de la voiture, comme un fleuve divisé en deux bras.

« Votre Altesse sait, continua mademoiselle Willanow, que l'épouvantable catastrophe qui fut la ruine de mes parents se rattache aux derniers et sanglants efforts de ma patrie, à la prise de Praga par le général Souwaroff et à la capitulation de Varsovie. Il s'agit maintenant de ce qui s'est passé dans ma famille. »

— Fais-m'en le récit, Willanow... Que tu dois avoir souffert!

— Participait aux affaires publiques, mon père avait quitté ses biens pour se rendre à Varsovie avec ma mère, Marfa et moi.

— Tu ne parles point de ton frère.

— Malgré les efforts de mon père pour l'en empêcher, il avait pris du service depuis plusieurs années. Mais à cette époque mon père, dont le coup d'œil sûr prévoyait la ruine de la Pologne, ordonna à son fils de passer en pays étranger.

— Je comprends... C'était pour l'empêcher

de prendre part à une lutte qui devait le conduire à sa perte.

— Telle était assurément l'intention de mon père, Altesse. A l'âge qu'avait mon frère, où l'on est plutôt un adolescent qu'un homme, on s'échauffe trop facilement. D'ailleurs, il ne fut pas le seul à se tenir à l'écart par ce moyen : les principaux chefs de la guerre de l'indépendance de la Pologne en avaient, en général, fait autant. Kosciusko était en Italie, Zajoncck, Kolontai et Ignace Potocki à Dresde, et tout semblait s'acheminer à un dénoûment pacifique que mon père poursuivait aussi de toutes ses forces. Pendant tout ce temps-là, la Pologne fut inondée d'émissaires russes. Que Dieu leur demande compte de tout le mal qu'ils ont foné! Varsovie fut le principal théâtre de leurs menées sauvages. Mon père ayant besoin d'un aide, d'un secrétaire, un homme entre deux âges se présenta et fut accepté. Le malheur entra avec lui dans notre maison.

— Avec lui... avec le secrétaire?

— Votre Altesse apprendra qui était cet homme. Une fois que nous fûmes à Varsovie, Marfa prit moins de part qu'auparavant à notre société; elle vivait retirée dans ses appartements, presque comme une religieuse, et j'ignore si elle avait des motifs particuliers pour cela. Mais un jour... c'était quelques mois après l'entrée en fonctions du nouveau secrétaire... elle prévint mon père de se défier de cet homme, disant qu'elle l'avait aperçu par hasard de ses fenêtres, qu'elle le connaissait depuis bien des années, que c'était un Russe déguisé, et qu'il ne pouvait avoir de bonnes intentions. Mais mon père s'était déjà accoutumé à lui, et avec ses principes sévères d'honneur et de probité, il refusa de croire à une

— Un ancien chroniqueur raconte l'anecdote suivante :

« Un gentilhomme, en passant le temps le long d'une petite rivière, avec un chien barbet et son arqubuse, se promenait pour découvrir quelque gibier frais ou salé. Et pour autant que la chaleur était excessive, ledit chien fut surpris d'une très-grande altération; pour quoi il s'alla mettre au milieu de ladite rivière pour se rafraîchir et boire mieux à son aise. »

« Mais ainsi qu'il tirait l'eau avec sa langue comme font les chiens, il sortit du fond de l'eau un gros brochet qui lui vint prendre la langue à belles dents et l'attira roidement à lui dans l'eau où il l'avalait sans mâcher. De quoi le gentilhomme pensa devenir fou. Mais qu'y faire? Du moins le pauvre barbet fut hors de péril de devenir enragé. »

« Etait-ce un brochet qui avait saisi par la langue le chien du sieur Benoît D..., honnête rentier du Marais? On n'a pu le savoir. Toujours est-il que, bon nageur d'ordinaire, l'animal resta hier en plan au milieu de la Seine, où son maître le faisait baigner près de Meudon. Le voyant en danger de périr, le rentier avisa des perches déposées près de là, en saisit une et voulut la tendre à l'infortuné Azor, mais il se pencha tellement, que la perche l'entraîna et qu'il fut précipité dans la rivière. »

Fort heureusement passait en cet endroit avec un chien de Terre-Neuve le sieur Misbrock, âgé de 28 ans, paysagiste, originaire de Hollande. Averti par les cris des témoins de la scène, il accourt, voit ce qui se passe, se jette à la nage, atteint en quelques brassées le sieur Benoît D... et le ramène sain et sauf. Il ne s'était nullement préoccupé du caniche et l'avait laissé se débattre sans secours. Mais cette indifférence ne fut pas partagée par le terre-neuvin. Ayant vu d'un coup-d'œil que l'homme était sauvé, et que de ce côté on n'avait pas besoin de son intervention, il s'élança vers son malheureux confrère et bientôt le rapporta triomphalement dans sa gueule, aux applaudissements de toute l'assistance.

On ignore ce qui avait paralysé les facultés natatoires du caniche. Son maître a cru devoir certifier que, dans son opinion, Azor n'avait aucun motif pour tenter un suicide.

ADMINISTRATION DES POSTES

HEURES DE LA LEVÉE DES LETTRES au bureau de Roubaix.

Pour Paris, 8^h 45^m mat. — 7^h soir. 8^h 30 s.
Pour Lille, 8^h 45^m matin. — 11^h 45^m mat.
4^h 30^m soir. — 8^h 30^m soir.
Pour Tourcoing, 9^h 45^m matin. — 11^h 30^m matin.
3^h 00^m soir. — 8^h 30^m soir.
Pour Calais, 11^h 45^m matin. — 7^h 00^m soir. —
8^h 30^m soir.
Pour l'Angleterre, 7^h soir. — 8^h 30^m soir.
Pour la Belgiq. 11^h 30^m matin. — 3^h 00^m soir.
8^h 30^m soir.
Pour Lannoy, 3^h 00^m soir. — 8^h 30^m soir.

La clôture des affranchissements en numéraire et des chargements de lettres a lieu une heure avant le départ de chaque courrier; ils sont reçus de 7^h du matin à 6^h du soir.

Le Bureau est ouvert :

De 7^h du matin à 7^h du soir;
Les dimanches et jours fériés, le bureau est fermé à 3^h après midi.

Le mot de la dernière charade est *A-ride*.

ENIGME

Fléchier a dit :

« Eloignez de votre esprit cette idée qu'on a,
« d'ordinaire, de la justice, qu'elle doit être »
« aveugle, » effrayante, » armée. »

Voltaire affirme :

« Qui meurt pour son roi meurt » avec gloire. »

Racine ajoute :

« L'hymen n'est pas » entouré de flambeaux. »

Mais le temps presse,
Lecteurs, souffrez
Que je vous laisse;
Cherchez
Sans cesse,
Cherchez

Z.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 26 juillet 1857.

Sommes versées par 65 déposants, dont 12 nouveaux fr. 10,056 00
12 demandes en remboursement » 4,242 18

Les opérations du mois de juillet sont suivies par MM. Requillart-Desaint et Renaux-Lemerre, directeurs.

KARMESES

Dimanche 2 Août.

Bersée, — Wazemmes.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

ANNONCES

On demande à acheter d'occasion
UNE MACHINE A HAUTE PRESSION
de la force de 3 à 6 chevaux.

Réponse au bureau de ce journal, sous les
initiales DF. (616)

AVIS.

LE SIEUR BILLEMONT, BANDAGISTE-HERNIAIRE,

Rue de l'Epidéme à Roubaix,

A l'honneur d'informer ses clients qu'il s'occupe de la fabrication des BANDAGES en tous genres.

Il se charge d'exécuter les travaux les plus difficiles, tels que Bandages imperceptibles et à brisures.
Grâce au système du sieur BILLEMONT, les personnes le plus dangereusement atteintes éprouveront immédiatement une amélioration par l'emploi des Bandages et Suspensoirs perfectionnés.

Tous les travaux sont exécutés selon les ordres donnés par les docteurs les plus expérimentés. (597)

trahison, d'autant plus que Marfa ne voulait pas dire le véritable nom de cet homme, circonstance incontestablement fort étrange qui semblait prouver qu'elle n'était pas bien sûre de son fait, et qui fit échouer ses prières les plus instantes.

— Mais quel était donc cet homme? Était-ce réellement un Russe déguisé?

— La marche des événements répondra à cette question de Votre Altesse. Plus d'une fois j'entendis alors mon père exprimer sa joie de ce que, selon lui, le sort de la Pologne se dénouerait pacifiquement.

— Et néanmoins...

— Un soir — je m'en souviens encore aujourd'hui comme si c'était tout récent — nous étions dans notre petit cercle ordinaire, c'est-à-dire ma mère, Marfa et moi. Elles causaient l'une et l'autre, et moi je lisais une des poésies nationales de Niemscewicz, qui unissait la bravoure au talent. Ce fut une des dernières heures de bonheur que je passai au milieu de ceux qui m'étaient si chers. Tout à coup la porte s'ouvrit et mon père se précipita dans la pièce, pâle, et les traits renversés.

« Tout est perdu! » s'écria-t-il.

Nous l'entourâmes toutes tremblantes.

« Vous savez, poursuivit mon père, que j'avais le plus grand espoir de voir la Pologne jouir d'un avenir de tranquillité et d'indépendance; mais aujourd'hui ces espérances sont évanouies. »

Nous le priâmes de s'expliquer.

« Tous mes plans sont renversés, dit-il; Kosciusko, Zajoncck, Kolontai et Potocki sont revenus de l'étranger et se trouvent déjà à Cracovie, ce qui veut dire la guerre, la guerre. »
Ce dernier mot nous fit tressaillir de frayeur.

« Mon fils aussi est rentré dans le pays malgré moi et est également à Cracovie. »

Mon père était si bouleversé que c'est à peine s'il pouvait parler.

« On m'a trompé, continua-t-il; cependant la correspondance que j'entretiens avec le parti de la guerre contient des promesses tout autres. D'où vient cette tromperie? J'apprends aujourd'hui par la poste que les plans ont été changés. Mais par qui? Le but est clair : la Russie veut provoquer une nouvelle insurrection afin d'avoir un prétexte pour nous écraser tous ensemble. »

A l'appui de ses assertions, mon père nous montra une lettre par laquelle mon frère, avec la vivacité de son âge, lui exprimait sa reconnaissance et sa joie de ce qu'il l'avait rappelé dans sa patrie et exhorté à combattre pour elle jusqu'au dernier moment.

Or, mon père n'avait jamais rien écrit de semblable à son fils.

Votre Altesse se figure, mieux que je ne pourrais le décrire, quelle inquiétude et quelle anxiété s'emparèrent de nous à ces nouvelles.

Mon père avait prédit que la lutte qui allait s'engager aboutirait à la ruine certaine de la patrie et de nous-mêmes, et cette prédiction était comme un glaive suspendu sur nos têtes.

Marfa seule resta calme.

« Vous ne comprenez pas de qui vient cette trahison? dit-elle à mon père. »

— Non.

— Je vais vous le dire.

— Vous?

— Elle vient de votre secrétaire.

— De lui... Qui est-il donc?

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro).